

La transmission maternelle,
comment pouvoir y compter ?

DU MÊME AUTEUR

Les écrans de nos enfants (sous sa direction, avec Marika Bergès-Bouines), érès, 2017

Les psychoses chez l'enfant et l'adolescent (sous sa direction, avec Marika Bergès-Bouines), érès, 2016

Vivre le multilinguisme (sous sa direction, avec Marika Bergès-Bouines), érès, 2015

L'enfant insupportable (sous sa direction, avec Marika Bergès-Bouines), érès, 2014

Y a-t-il encore une différence sexuée ?, érès, 2014

L'adolescent face à ses actes... et aux autres, érès, 2005, réédité en 2013

Les enjeux des pulsions, érès, 2011

Les troubles du comportement : où est l'embrouille ?, érès, 2008, réédité en 2010

Les violences des adolescents sont les symptômes de la logique du monde actuel, yapaka.be, 2007, rééd. Fabert 2010

Ces ados qui nous prennent la tête ?, Fleurus, 1999

Jean Marie Forget

La transmission maternelle,
comment pouvoir y compter ?

Psychanalyse et clinique

 érès

Conception de la couverture :

Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2018

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-6072-3

Première édition © Éditions érès 2018

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

INTRODUCTION.....	7
1. UNE ASSISE FÉMININE ET UN DÉSIR D'ENFANT.....	13
Un temps logique de reconnaissance.....	14
<i>La transmission de la structure langagière.....</i>	16
<i>La transmission d'une perte.....</i>	19
<i>L'inscription d'une perte.....</i>	22
Les enjeux de l'inscription du fantasme.....	24
<i>L'inscription d'une perte sous forme de manque.....</i>	24
<i>Les repères symboliques et leur habillage relationnel.....</i>	26
<i>Les places de la parole et les positions sexuées.....</i>	28
<i>Le désir d'enfant du côté homme.....</i>	32
<i>La résonance des positions sexuées.....</i>	34
<i>Les conditions de la position féminine et le désir d'enfant.....</i>	37
2. LE DÉSIR D'UN ENFANT ET LA GROSSESSE.....	45
Le réel de l'enfant.....	50
Le silence sur l'enfant.....	51

L'énamoration silencieuse de l'enfant	53
La grossesse comme fétichisation physiologique ?.....	54
Un clivage physiologique ou une coupure intime ?.....	63
3. LE FRANCHISSEMENT DE L'ACCOUCHEMENT.....	67
Une solitude radicale.....	67
Un accouchement sans orifice	71
L'accouchement et ses rites.....	76
Un travail de deuil particulier	81
Le <i>post-partum blues</i>	88
<i>Un franchissement ?</i>	88
<i>La polyvalence pulsionnelle</i>	90
<i>Une position subjective féminine nouvellement advenue</i>	93
<i>Le parcours de Julieta</i>	101
<i>Les aléas d'une position subjective féminine</i>	103
4. LA TRANSMISSION	
PAR IDENTIFICATION TRANSITIVE ?.....	107
Différentes quêtes d'identité.....	108
Les identifications transitives.....	110
Le sujet de l'inconscient.....	112
Une transmission transitive ?.....	114
<i>Des parcours de traversée de l'Autre</i>	114
<i>Convergences et intrications pulsionnelles</i>	116
<i>Le transitivisme</i>	117
<i>Une plaque tournante pour des transmissions différentes</i>	118
<i>Des difficultés structurelles de transmission</i>	123
<i>Récriminations</i>	124
<i>Messagère du réel ?</i>	126

Table des matières

5. UNE TRANSMISSION DIFFICILE	129
Les écartèlements féminins et la transmission.....	129
Des écartèlements féminins en panne ?.....	130
<i>La perte langagière éludée</i>	130
<i>Une mère qui est toute femme</i>	131
<i>Une position féminine maternelle en panne</i>	136
<i>Une réduction contemporaine</i>	139
CONCLUSION	143

Introduction

La transmission maternelle est la terre d'éveil de l'identité de l'enfant et, pour une fille, le relais de la féminité et de la reproduction de la vie. Elle correspond à une plaque tournante complexe rarement étudiée comme telle. Les difficultés de cette transmission peuvent se manifester à différentes étapes de la vie : soit de manière explicite et directe quand une mère se confronte aux exigences de la valorisation de son enfant, aux problèmes liés à l'éducation, aux apprentissages, à la scolarisation et à l'adolescence ; soit de manière masquée et moins évidente à décrypter, quand, au-delà des difficultés relationnelles habituelles rencontrées dans les liens conjugaux¹, les plaintes exacerbées de certaines femmes autour du manque de considération de leur conjoint révèlent le défaut de reconnaissance de leur féminité par la génération antérieure.

La difficile transmission maternelle dans le lien à un fils est colorée par la nécessité pour la mère de se représenter le

1. Difficultés du rapport homme/femme, que J. Lacan formule par le terme de *non-rapport sexuel*.

corps de son enfant mâle, dans une discontinuité à l'égard de son propre corps ; alors que le passage de la féminité entre une mère et sa fille met à l'épreuve les différences de la singularité de chacune, et se prête à des non-dits et à des violences parfois extrêmes, correspondant au relais de l'exercice d'une position sexuée et d'une fonction maternelle. La transmission entre une mère et une fille ne s'exerce pas dans une continuité entre une femme et une autre femme, mais à partir de l'expérience que la première retire de sa vie affective et du franchissement que l'enfantement a pu représenter pour elle. Le relais du féminin et du maternel se joue donc entre une femme, chargée de son expérience de femme et de mère, et sa fille, encore à l'aube de ces expériences.

Les conditions de la transmission maternelle, qui concernent différemment le garçon et la fille, exigent de prêter attention dans le même temps à deux versants du champ féminin ; ces versants, qui peuvent s'intriquer entre eux de manière complexe ou s'exclure réciproquement comme des contradictions, sont : la fonction maternelle et la position féminine ; la complétude de la grossesse et l'investissement de l'enfant à venir ; la perte d'une partie du corps maternel lors de l'accouchement et la poursuite de l'investissement de ce que représente cette perte. Il s'agit de rester attentif à un entre-deux et à différents écartèlements spécifiques de la position subjective féminine². Elle ne représente pas un simple équivalent de la position

2. J.M. Forget, *Y a-t-il encore une différence sexuée ?*, Toulouse, érès, 2015.

subjective du côté homme qui nous est plus familière, car elle correspond à des coordonnées radicalement différentes.

Ce sont les particularités de cette position féminine que rencontre tout être de parole à sa naissance, qu'il soit garçon ou fille, dans le rapport à sa mère. Ce qui nous interroge sur la place qu'occupe l'enfant à venir dans le cours de la grossesse de sa mère, sur les conséquences de l'expérience de l'accouchement puis du maternage, dans la constitution de cette position, et nous questionne sur ce qui se joue du côté féminin dans des moments de franchissement. Car il s'agit là d'une altérité radicale de ce qui se passe du côté masculin, du fait de la portée différente que chacun, homme ou femme, met dans le maniement de la parole. Toutefois l'exercice d'une position maternelle féminine, qui permet à un enfant l'accès à la parole et au langage dans la structuration de sa singularité, s'articule à ce que transmet un père. La position féminine y fait d'emblée référence puisqu'elle renvoie à la logique de la génération antérieure et à la place que la fille devenue mère a pu y occuper. Ainsi, la présence d'un tiers dans le rapport d'une mère à son enfant renvoie à la référence au père de son enfant, mais aussi à la référence à son propre père et au lien entre ses parents, qui ont permis l'émergence de la féminité dans la génération antérieure. Nous retrouvons ici les deux temps logiques de reconnaissance du féminin mentionnés précédemment.

L'intérêt de ce travail est de ne pas entretenir le silence qui touche la transmission entre une mère et son enfant. Car ce champ est trop vite considéré comme *naturel* ou évident, et ce sont les ratages d'événements habituellement

taxés de *naturels* qui attirent l'attention : les dénis de grossesse, les dépressions du *post-partum*, voire la maltraitance des nouveau-nés. L'intérêt que suscitent ces situations s'accompagne d'une forme de heurt, d'incompréhension, voire de rejet, dus à ce qu'elles remettent en cause ce qui est généralement considéré comme une évidence. Il s'agit d'identifier ce qui se joue dans une transmission pour permettre à une mère, comme femme, de trouver une forme d'assurance dans son vécu, et à l'enfant d'y saisir l'assise d'une autonomie possible. Le silence qui accompagne habituellement cette transmission, notamment entre une mère et sa fille, fait partie intégrante de leurs rapports toute la vie ; il alimente l'exacerbation des liens, des ravages³, dont sont témoins les observateurs extérieurs.

La position du psychanalyste permet de repérer et de *lire*, pourrait-on dire, comment tout être de parole cherche à se frayer une place singulière à l'égard du discours qui le concerne. Les changements que représentent pour une femme les étapes de sa féminité, la grossesse et la naissance d'un enfant peuvent inciter à une telle lecture. Les difficultés et les souffrances qui s'y rencontrent révèlent, par des détours différents, les quêtes de la rigueur d'un discours qui lui permette d'y trouver un appui, comme nous avons pu le mettre en évidence à propos des temps de franchissements que sont l'enfance et l'adolescence⁴.

3. S. Freud, « La féminité », dans *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1989, p. 150-181 ; J. Lacan, *Le Séminaire*, Livre XX (1972-1973), *Encore*, Paris, Le Seuil, 1975.

4. J.M. Forget, *Les violences des adolescents sont les symptômes de la logique du monde actuel*, Dijon, Éditions Faber, 2010.

Nous développerons ce travail en plusieurs étapes. Nous nous efforcerons de distinguer *le désir d'enfant, le désir d'un enfant, l'enfantement* et *le réel de l'enfant*. Nous identifierons soigneusement comment un écart féminin s'exerce dans la grossesse puis dans l'accouchement, et s'il peut être pertinent de considérer cette expérience comme un franchissement pour une femme. Si tel est le cas, nous pourrions repérer dans les effets de ce changement ce qui offre à l'enfant l'accès aux tâtonnements de la parole, à la structure du langage et aux élans de ses premières initiatives. Nous chercherons à en tirer les conséquences sur notre manière de considérer une position sexuée féminine.

Au fil de ce parcours, nous pourrions identifier des points d'appui nouveaux pour notre réflexion. Un tel travail sur la transmission maternelle se présente comme un développement et un approfondissement de ce que formulait Jacques Lacan en ce qu'une femme « apprend à parler à l'être parlant⁵ ».

5. J. Lacan, *op. cit.*

*Une assise féminine
et un désir d'enfant*

Mon point de départ est celui de manifestations symptomatiques de femmes qui souffrent d'un défaut de reconnaissance de la part de leur conjoint. La plainte est bien banale, direz-vous, ou on pourrait trop rapidement l'attribuer à une symptomatologie hystérique. Quand ces manifestations sont exacerbées et attirent notre attention par leur insistance, elles semblent révéler l'intrication de deux quêtes distinctes : celle de l'attente actuelle d'une reconnaissance de la part d'un conjoint, et en arrière-plan, la quête de considération que cette femme a pu chercher auparavant, sans succès, dans la génération de ses parents.

Par exemple, une femme entretient une jalousie exacerbée à l'égard de son conjoint, alors qu'elle reconnaît à demi-mot que celle-ci n'est pas fondée ; elle l'associe alors au vécu de la préférence accordée dans son enfance à un frère adulé par ses parents ; cette dépréciation la poursuit au point de la situer en permanence en position

de « mal-aimée » ; elle reste tributaire de l'inscription d'un fantasme singulier qui entretient le scénario « on ne me regarde pas¹ ». Autre exemple : une femme enchaîne des relations avec des hommes différents dans une quête incessante de reconnaissance qui l'entraîne dans une précipitation où elle se perd ; c'est sa réaction à la récusation de sa féminité par une mère jalouse ; l'émergence de sa féminité s'est trouvée étouffée, illégitimée, et elle resurgit ainsi dans une avidité d'attachements successifs qui semble incohérente, alors que parallèlement à cette dispersion elle a suivi dans son enfance un chemin balisé de *bonne élève*. Ou bien enfin, une jeune femme souffre de relations homosexuelles sans lendemain, mais affiche son homosexualité devant ses parents ; il s'agit pour elle d'une stratégie intime pour échapper à l'insistance de sa mère à épier ses élans affectifs et sa sexualité : l'homosexualité semble être le garant d'une altérité, la protégeant du voyeurisme d'une mère, et d'un fantasme : « on me devine ».

UN TEMPS LOGIQUE DE RECONNAISSANCE

On pourrait trouver mille exemples de cette configuration qui mettent au jour l'intrication de deux versants de la reconnaissance de la féminité se rapportant à deux temps différents : celui du positionnement actuel du côté femme du fait de l'histoire familiale de chacune, et celui

1. J.M. Forget, *Y a-t-il encore une différence sexuée ?*, Toulouse, érès, 2015.

de la reconnaissance de sa singularité dans le rapport à un homme ou à une autre.

Or l'antériorité qui correspond au positionnement féminin d'une fille comme jeune fille, puis comme jeune femme, dépend des modalités par lesquelles les parents ont pu lui offrir, enfant, *via* leur vie de couple, des repères d'identité qui lui permettent d'envisager une place assurée. Ces repères résultent de la structure du discours qui concerne l'enfant, comme fruit du lien de ses parents, et se rapportent à une antériorité logique et au discours de la génération antérieure positionnant la place d'homme et de femme des parents.

Un court dialogue illustre une telle difficulté de reconnaissance. Une jeune femme est amenée en consultation par sa mère qui cherche un apaisement à ses inquiétudes à propos des affrontements brutaux entre elles. Depuis toujours, la mère souhaite éviter à sa fille les souffrances de la vie et prévenir le manque d'appui de parents, car elle en a souffert ; la fille trouve l'insistance de sa mère inappropriée. Elle vient de terminer un cycle d'études, a commencé à travailler et a débuté une vie autonome. Notre rencontre débute par un dialogue qui s'engage rapidement entre elles deux, me laissant à l'écart comme si j'étais un simple témoin, dans un échange du tac-au-tac, interactif, ne laissant pas de place aux ponctuations de silence qui auraient témoigné d'une attention minimale de l'une à l'autre. La jeune femme mentionne « depuis deux ans que je suis en couple ». Sa mère relève cette affirmation : « En couple ? », puis elle reprend ses préoccupations propres. Ce qui m'amène à les arrêter pour

revenir sur ces propos trop rapidement éludés : la mère a récusé l'affirmation de la vie affective et sexuelle de sa fille, comme si elle n'en voulait rien savoir. Qu'entendait-elle par « une vie de couple » ? C'est l'affirmation même qui est récusée. Cet échange raccourci illustre les difficultés pour une mère de reconnaître la féminité de sa fille. Elle veut lui éviter les souffrances qui sont le lot de tout être de parole, et les conséquences inhérentes à toute affirmation. Mais, ce faisant, elle se défend de perdre l'enfant qu'elle vit toujours comme le prolongement de son corps, et elle redoute que cet enfant puisse accéder à une vie affective et sexuelle. À considérer autrement son enfant, à la libérer de l'emprise maternelle, elle se trouverait confrontée à leurs questions de femmes à toutes deux, et à l'envie que suscite chez elle l'accès de sa fille à une vie de femme. Le frein à la reconnaissance de la féminité de cette dernière associe les craintes de la perdre et la nécessité d'aborder elle-même ses questions de femme, éludées jusqu'alors par son investissement exclusivement maternel. La récusation des propos de la fille étouffe toute possibilité de reconnaissance, prive celle-ci de faire le brouillon de son affirmation et suscite l'angoisse en éludant toute perspective.

La transmission de la structure langagière

Nous pouvons nous arrêter tout d'abord sur les expériences qu'entretient l'enfant avec sa mère, quand l'accès à des repères symboliques fiables lui a été possible. (Dans le cas inverse, il s'agit de psychose et nous n'en parlerons pas

ici.) À la naissance, l'enfant se trouve dans une prématurité qui est spécifique de l'humain. Il quête une suppléance qui puisse pallier l'immaturation de ses fonctions ; mais l'appui qu'il rencontre dans la substitution que lui procure sa mère révèle toujours un écart à l'égard de ses attentes. La parole de cette dernière offre une compensation à cet écart et répond partiellement à ses attentes, au travers des différentes pulsions qui l'animent. Dans les pulsions orales et d'invocation, il quête nourriture et présence ; dans la pulsion motrice il recherche des appuis pour son équilibre par les gesticulations de ses extrémités ; dans la pulsion scopique, il est à l'affût des signes de reconnaissance qu'il identifie chez l'autre ; dans la pulsion anale, enfin, il rencontre une autorité qui exige un renoncement à une part de lui-même. Sigmund Freud² et Jacques Lacan³ ont magistralement mis au jour, ce que j'ai déjà eu l'occasion de commenter et d'approfondir⁴ : l'enfant humain prématuré à sa naissance, plongé dans un bain de parole, quête l'appui de la structure du langage de l'autre, de celui ou de celle dont il dépend. Graziella Crespini parlait à ce sujet de « l'appétence symbolique du nouveau-né⁵ ». Sigmund Freud a mis en évidence que le lien pulsionnel de l'enfant à sa mère est articulé aux différents modes du verbe, ce que Jacques Lacan a poursuivi et approfondi dans les trois temps de la pulsion : par exemple, dans la pulsion

2. S. Freud, « Pulsions et destins des pulsions », dans *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1968, p. 11-43.

3. J. Lacan, Le Séminaire, Livre XI (1963-1964), *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973.

4. J.M. Forget, *Les enjeux des pulsions*, Toulouse, érès, 2011.

5. G. Crespini, *L'épopée symbolique du nouveau-né*, Toulouse, érès, 2007.

d'invocation, entre le mode actif « j'appelle », le mode passif « je suis appelé », et le mode pronominal « je me fais appeler⁶ ».

Mais l'enfant fait l'expérience que l'autre ne répond pas à ses attentes immédiates ; ce défaut est rapporté à une perte inhérente à la structure langagière de l'autre, il en a l'intuition et il s'identifie lui-même *in fine* à une structure langagière marquée d'une perte, dans chaque champ pulsionnel.

Il s'agit toutefois de distinguer plusieurs facteurs associés dans cette absence de répondant de la mère :

– la mère n'est pas disponible pour son enfant, n'est *pas toute* pour lui. Cette *absence*, cette *distraktion* suscitent les interrogations de l'enfant sur ce qui détourne l'attention de sa mère ;

– la mère n'est pas disponible parce qu'elle répond par la rigueur de sa structure langagière, marquée de ce qui ne se dit pas. Ce non-dit correspond à la perte qui est au centre de tout être de parole et qui est vécue comme un manque intime qui entretient son désir : « Une autre face des pouvoirs de la parole : celle de signifier, au-delà de ses dits, par ses contradictions, ses silences, ses hiatus, ses équivoques, tout ce qu'elle ne dit pas mais qu'elle laisse entendre aux oreilles à l'affût du jeune sujet d'un désir indicible qui s'y donne à lire⁷... »

Dans l'aboutissement des échanges pulsionnels avec sa mère qu'il découvre comme un être parlant, l'enfant se

6. J. Lacan, *op. cit.*

7. C. Soler, « La mère dans l'inconscient », dans *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 1997, p. 105-117.

prend à exister lui-même comme un être parlant, ébauchant ses appels et ses demandes en forme de paroles. Ce temps est à la fois magique parce que inattendu par le style singulier⁸ qu'emploie l'enfant, sa chaîne signifiante propre qui se déploie, et incongru à tous puisque seuls les proches, la mère notamment, décèlent la consistance d'une demande dans ses balbutiements. C'est un temps où l'enfant qui n'était jusqu'alors qu'un sujet *en devenir*, une pure hypothèse dans l'esprit des parents, devient un sujet « nouvellement advenu⁹ ».

La transmission d'une perte

L'expérience que le sujet en devenir fait de son rapport à l'autre se développe suivant un style distinct dans les différents champs pulsionnels où il est engagé : ses cris ou ses grognements liés à la mobilisation agie ou subie de son corps sont d'une tonalité différente de celle de ses appels à la nourriture, ou de ses sollicitations d'une présence, etc. Chacune des modalités de ses appels, chacun des styles avec lesquels il balbutie, consiste en une succession de phonèmes subtilisés au bain de langage dans lequel il est plongé ; cette succession a sa propre cohérence logique dans le domaine pulsionnel concerné, liée à la détermination de l'enfant à se manifester et à obtenir l'appui de l'autre. Or, Jacques Lacan a montré de manière probante

8. Dans ce travail, j'utilise volontiers le terme de *style* pour désigner d'un terme facilement compréhensible ce qu'on nommerait plus techniquement pour chacun sa *chaîne signifiante*, correspondant à la succession des phonèmes ou des signifiants par lesquels un sujet s'exprime.

9. J. Lacan, *op. cit.*